

Y a-t-il encore des critiques dans la salle ?

Marie-Christiane Hellot

Numéro 175 (2), 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hellot, M.-C. (2020). Y a-t-il encore des critiques dans la salle ? *Jeu*, (175), 7–9.

Y a-t-il encore des critiques dans la salle?

Marie-Christiane Hellot

Alors que les médias grand public lui font de moins en moins de place et que les blogues et réseaux sociaux favorisent souvent plus l'humeur que l'analyse, où en est la critique de théâtre?

Je sais, mon titre est un peu racoleur. Après tout, les chiffres ne sont pas si mauvais. Regroupant 17 journalistes à la fondation en 1985, puis 37 en 2006, l'Association québécoise des critiques de théâtre (AQCT) n'a toujours que 34 membres en 2020. Pourquoi, alors, après tant de commentaires avertis¹, revenir sur une fonction qu'auscultait déjà *Jeu* sous tous les angles² en 1986? La situation est-elle pire qu'en 2006, où notre revue consacrait un court dossier (*Jeu* 121) à cette pessimiste question: *La fin de la critique?* Pour prendre

1. En plus des numéros 40, 100 et 121 de *Jeu*, on trouvera une réflexion sur la place de la critique dans les numéros 90, 118 et 142 en particulier. Voir aussi la lettre qu'écrivait en 2015 Aurélie Olivier pour l'AQCT: <https://aqctasso.wixsite.com/aqct/la-lettre-ouverte>
2. Voir *Jeu* 40 (1986.3), «La critique dans tous ses états».

un peu le pouls du malade, je suis allée confronter mes états d'âme avec les réflexions de quelques collègues³. Eh oui, la passion est encore là, le plaisir de découvrir la vérité d'un spectacle à travers ses propres mots est toujours renouvelé; oui, nous pensons que nous sommes utiles à la société que nous informons (mais qui ne s'en soucie guère) et, peut-être (même si on le nie souvent), un peu, aux artistes. Oui, nos analyses présentent de l'intérêt, même si l'audience de nos médias est limitée et notre société, petite. Nous sommes confiant-es dans notre culture générale et fort-es d'une ancienne et assidue fréquen-

3. Daphné Bathalon, Raymond Bertin, Luc Boulanger, Sophie Pouliot et Michel Vais. Ce sont leurs réponses qui ont nourri ma réflexion. Qu'ils et elles en soient remerciés.



tation du théâtre, si, modestes et doutant toujours de nos jugements, nous nous disons plus volontiers «spectatrices ou spectateurs professionnels» que critiques, non, nous n'avons pas le «syndrome de l'imposteur»!

BAISSE D'INFLUENCE

Les chiffres, cependant, cachent des disparités de toute sorte. Déjà, parmi nous, il en est qui commentent jusqu'à deux pièces par semaine, tandis que d'autres (dont je suis), pour toute sortes de raisons, peinent à voir les 30 spectacles par année requis pour voter aux Prix de la critique. Depuis 1985, le nombre de productions théâtrales a explosé; depuis 2005, l'univers des médias a subi un véritable séisme, et notre petit monde à nous, des *soft news*, en a subi le contrechoc. En une dizaine d'années, le nombre de critiques dramatiques œuvrant au Québec dans des quotidiens ou des hebdomadaires a littéralement fondu.

Voir, autrefois observateur attentif des scènes montréalaises, se contente désormais d'en faire la publicité. Si *Le Devoir*, avec une collaboration d'expérience et de qualité, s'efforce d'offrir la couverture la plus intéressante possible, un seul quotidien, *La Presse +*, désormais numérique, compte encore un salarié à plein temps. Encore faut-il ajouter que ces survivant-es de la critique, dans ce contexte de précarité des médias, se font journalistes culturel-les, au sens large, préparant des «pré-papiers», rédigeant des portraits, des entrevues, couvrant des événements divers (en excluant évidemment les publiereportages, avoués ou déguisés). Ce qui, en soi, n'a rien de choquant. Je suis de l'avis de Luc Boulanger, pour qui «le journaliste culturel est un journaliste comme les autres», à savoir que le ou la critique de théâtre est reconnue comme tel-le par ses pairs quand il ou elle écrit des textes à la fois informatifs et analytiques de qualité.

Cependant, si on ajoute à ce phénomène de polyvalence —et il faut s'en réjouir— l'effervescence du spectacle vivant dans son ensemble, marionnettes, performances, chorégraphies, comédies musicales, sans compter le pouvoir grandissant des nouveaux médias et des «influenceurs», on doit bien constater que, dans un espace médiatique rétréci, la place de la critique théâtrale proprement dite a reculé. Quant à la radio et à la télévision, si quelques commentaires et brefs comptes rendus de spectacle y surgissent rapidement, si artisan-es et artistes s'y voient invité-es, le ou la critique de théâtre y a complètement perdu la parole. Michel Vaïs, lui-même critique radiophonique pendant 21 ans, me fait remarquer l'effacement du mot *théâtre* du nom des festivals (Festival TransAmériques ici, Festival d'Avignon ailleurs), dans le but, peut-être, «d'attirer un public plus jeune, moins lettré, plus influencé par la mosaïque qu'offre l'internet».



Bébés, une idée originale de Daniel Brière et Alexis Martin, texte d'Emmanuelle Jimenez et Alexis Martin, mise en scène par Daniel Brière (Nouveau Théâtre Expérimental), présenté à l'Espace Libre en avril et en mai 2019. Sur la photo : Ève Landry, Klervi Thienpont et bébé Louis. © Marlène Gélinau Payette



On est partis pour rester, création collective (Les Gens d'en bas, 1978). Sur la photo : Raymond Bertin, dans le rôle du « député déculotté ». © Michel Séguin, photo tirée de *Jeu 14* (1980.1), p. 132.



Animaux, texte et mise en scène de Daniel Brière et Alexis Martin (Nouveau Théâtre Expérimental), présenté à l'Espace Libre en mars 2016. Sur la photo : Sophie Cadieux et Hubert Proulx. © Marlène Gélinau Payette

Mais qu'est-ce qui « est théâtre » ? Si le texte reste le cœur de l'acte théâtral, pour moi comme pour mes collègues, il n'en demeure pas moins que cet art est de par son essence composite et hybride. Quand il est signifiant, le recours aux écrans, aux nouvelles technologies, comme chez Denis Marleau ou Robert Lepage, pour ne citer qu'eux, ou encore la présence sur scène d'enfants ou même d'animaux comme dans les récents spectacles du Nouveau Théâtre Expérimental (NTE), sont l'indication que le théâtre est un art vivant qui évolue avec les avancées et les mentalités de son temps.

Par ailleurs, autre élément de mesure de la vitalité du métier, de ces valeureux et valeureuses critiques, au sein de l'AQCT, mais aussi sans doute à l'extérieur, une poignée seulement vit de son « clavier ». C'est souvent l'enseignement, en théâtre, en littérature, en langue, les communications en général (hormis la fonction d'attaché-e de presse, dont les objectifs sont difficilement conciliables avec les nôtres), parfois même l'administration qui met du beurre dans nos épinards... Peut-être cela n'est-il pas si grave. Après tout, le travail est exigeant, je ne crois pas qu'on puisse faire toute sa vie en critique de théâtre, et peu de carrières se sont résumées à cette pratique, même en Europe ou aux États-Unis.

En tout cas, on y entre un peu comme on en sort. Le plus souvent par la formation générale de la littérature, du journalisme ou des communications. Parfois, par la voie la plus logique, celle des études spécialisées. Ainsi, Daphné Bathalon estime que son bac en études critiques et dramatiques a été une excellente école, en particulier par son volet pratique. Alors, faut-il avoir fait soi-même du théâtre pour en parler avec pertinence ? Certains, comme Raymond Bertin, considèrent que c'est déterminant pour comprendre la complexité de cet art d'équipe. Peut-être que cela rend plus compréhensif⁴. En ce qui me concerne, mon expérience de comédienne se résume à avoir interprété le rôle-titre du *Miracle de Théophile* de Rutebeuf à 12 ans... J'ai plus appris en animant le *Théâtrauthon* de mes étudiant-es de cégep.

Donc, non, Robert Charlebois, nous ne sommes pas des « ratés sympathiques » ni des comédien-nes frustré-es. Nous ne faisons simplement pas le même métier. « Intermédiaires privilégiés » (Sophie Pouliot), « passeurs » (Raymond Bertin), « témoins de la vie artistique d'une société » (Daphné Bathalon), nous avons, selon Luc Boulanger,

4. On a ici en tête, quand même, l'exemple de Robert Lévesque, que son expérience de théâtre avec la Troupe des Treize de l'Université Laval n'empêchait pas d'être un critique acéré et impitoyable.

à la fois la fierté de permettre à un spectacle de laisser une trace, de faire œuvre utile, et l'humilité de celles et ceux qui seront vite oubliés. Et peu écoutés. Plus que jamais, nous savons notre pouvoir limité. Une bonne critique ne remplira pas une salle⁵. Et *Brome* a duré des années... sans nous.

Dans 10 ou 20 ans, aurons-nous disparu avec les derniers médias écrits ? Peut-être. Mais les artistes seront alors seul-es face à la fonction critique, cette autre dimension de la création. •

5. Au 20^e siècle, en France, Jean-Jacques Gautier, du *Figaro*, avait la réputation de remplir ou de vider les salles. Mais c'est parce que son esthétique correspondait exactement à son lectorat.

Marie-Christiane Hellot collabore à *Jeu* depuis 25 ans. Elle a une longue expérience en enseignement de la littérature et de la rédaction professionnelle. Elle a écrit pour des magazines comme *Enfants* et œuvré dans le monde de l'édition. Enfin, elle a été responsable de programme en rédaction et en journalisme à l'Université de Montréal.